

VALLUM

Les Ombres de la Nativité

Une légende d'Aetheris — Noël 1236

© 2025 Mikaela Georgio. Tous droits réservés.

Cette œuvre est protégée par les lois relatives au droit d'auteur. Toute reproduction, distribution, modification ou utilisation, en tout ou en partie, sans l'autorisation écrite préalable de l'auteure, est strictement interdite et pourra donner lieu à des poursuites judiciaires.

♦ ♦ ♦

CHAPITRE I

Le Sang et la Rage

Le sang n'arrête pas de couler.

Je le sens, chaud et poisseux, qui s'échappe de mon flanc malgré le tissu que j'y presse. Chaque battement de mon cœur en expulse un peu plus, comme si mon corps lui-même voulait me quitter, fuir cette enveloppe de chair devenue prison de douleur.

Ma tente. Je suis dans ma tente. Les ombres dansent sur la toile noire, projetées par une chandelle que quelqu'un a dû allumer. Je ne me souviens pas être revenu ici. Je ne me souviens que de son visage.

Aldric.

Ce nom pulse dans mon crâne avec plus de violence que la blessure elle-même. Ce nom que j'ai prononcé avec fierté, autrefois. Ce nom que j'ai murmuré comme celui d'un fils que je n'ai jamais eu.

Et maintenant, ce nom n'est plus qu'une malédiction.

— Commandant ?

Une voix. Geoffroy. Le jeune éclaireur se tient à l'entrée de la tente, son visage pâle comme un linceul dans la pénombre. Je vois la peur dans ses yeux. Pas la peur de l'ennemi. La peur de ce qu'il a vu cette nuit. La peur de ce que nous sommes devenus.

— Laisse-moi.

— Mais votre blessure, Commandant. Il faut que...

— J'ai dit : laisse-moi !

Ma voix claque comme un fouet. Geoffroy recule, trébuche presque, puis disparaît dans la nuit. Le rabat de la tente retombe, et je suis à nouveau seul.

Seul avec ma rage.

Seul avec mes souvenirs.

Je ferme les yeux, et aussitôt, les images reviennent. L'épée d'Aldric qui s'enfonce dans ma chair. Son regard, ce regard que je connaissais si bien, devenu celui d'un étranger. D'un traître.

Pourquoi, Aldric ? Pourquoi m'as-tu fait ça ?

Mais je connais la réponse. Je l'ai vue dans ses yeux au moment où il s'est interposé entre moi et l'enfant. Cette lueur que je n'avais pas su reconnaître. Cette faiblesse que j'avais prise pour de la sensibilité.

La compassion.

Cette maladie de l'âme qui ronge les hommes de l'intérieur, qui les rend vulnérables aux manipulations de l'ennemi. Cette compassion qui a tué ma sœur, il y a si longtemps.

Alienor...

Non. Pas maintenant. Je ne peux pas penser à elle maintenant. La douleur de mon flanc est suffisante. Je n'ai pas besoin d'y ajouter celle de mon cœur.

Je rouvre les yeux et fixe le plafond de toile qui ondule doucement dans le vent nocturne. Quelque part au-dehors, j'entends les bruits du camp. Les soldats qui murmurent. Les feux qui crépitent. La vie qui continue, indifférente à ma souffrance.

Et là-haut, sur la montagne maudite, dans cette forteresse que nous assiégeons depuis des mois, un monstre vient de naître.

Un monstre que j'aurais dû tuer.

Un monstre qu'Aldric a choisi de protéger.

Je te retrouverai, Aldric de Servian. Je te traquerai jusqu'aux confins de ce monde. Et quand je t'aurai trouvé, je te ferai payer chaque goutte de sang que tu m'as fait verser cette nuit.

Toi, et la créature que tu as osé sauver.

La chandelle vacille, projette des ombres nouvelles sur les parois de ma prison de toile.

La nuit de la Nativité n'est pas encore terminée.

Et ma vengeance ne fait que commencer.

CHAPITRE II

Alienor

Elle avait sept ans quand elle est morte.

Le souvenir me frappe sans prévenir, comme il le fait toujours. Je ne l'ai pas convoqué. Je ne le veux pas. Mais il est là, surgissant des brumes de la fièvre qui commence à m'envahir, aussi vif que si c'était hier.

Alienor.

Ma petite sœur aux cheveux de miel et aux yeux d'un bleu si clair qu'on aurait dit des morceaux de ciel tombés sur terre. Elle riait tout le temps, Alienor. Elle courait dans les couloirs de notre manoir, ses petits pieds nus claquant sur les dalles de pierre, poursuivant des papillons imaginaires ou jouant avec les chats de la cuisine.

Nous vivions alors dans le sud du Languedoc, dans une demeure que notre père avait héritée de son père. Une maison heureuse, disait ma mère. Une maison bénie.

Elle se trompait.

Je me souviens du jour où la femme est arrivée. Une voyageuse, disait-elle. Une simple voyageuse qui cherchait un abri pour la nuit. Elle était jeune, belle même, avec des cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau et des yeux d'un vert étrange, presque lumineux.

Ma mère, dans sa bonté, l'avait accueillie. Notre table était grande, notre maison hospitalière. Une nuit, ce n'était rien. Un acte de charité chrétienne.

Cette nuit-là, j'avais douze ans. Alienor en avait sept. Nous partagions la même aile du manoir, nos chambres séparées par un simple couloir. Je l'entendais parfois chanter avant de s'endormir, des comptines que notre nourrice lui avait apprises.

Cette nuit-là, elle ne chantait pas.

Je me suis réveillé en sursaut, tiré du sommeil par un bruit que je ne compris pas immédiatement. Un crémitem. Un souffle. Quelque chose qui n'appartenait pas au silence habituel de notre demeure.

Puis j'ai senti la chaleur.

Le feu.

J'ai bondi de mon lit et couru vers la porte. Le couloir était déjà envahi de fumée, une fumée épaisse, âcre, qui me brûlait les yeux et la gorge. À travers les volutes grises, j'ai vu les flammes.

Elles ne se comportaient pas normalement.

Elles dansaient, ondulaient, se tordaient comme des serpents vivants. Elles ne se contentaient pas de dévorer le bois et les tapisseries. Elles semblaient... chercher. Traquer. Comme si elles avaient une volonté propre.

Et au centre de ce chaos, je l'ai vue.

La voyageuse.

Elle se tenait au milieu du couloir, les bras levés, et les flammes obéissaient à ses gestes. Son visage, si doux la veille, était maintenant déformé par une expression de terreur pure. Elle ne contrôlait plus rien. Le feu lui avait échappé, la consumait de l'intérieur autant qu'il dévorait notre maison.

— Je ne voulais pas ! hurlait-elle. Je ne voulais pas !

Mais ses cris ne changeaient rien.

Car derrière elle, dans l'embrasure de la porte de la chambre d'Alienor, j'ai vu ma petite sœur.

Ses cheveux de miel étaient en feu.

Sa chemise de nuit blanche se consumait sur son petit corps.

Et ses yeux, ses beaux yeux bleus comme le ciel, me regardaient avec une incompréhension totale, une douleur que nul enfant ne devrait jamais connaître.

J'ai hurlé son nom. J'ai tenté de courir vers elle. Mais les flammes m'ont repoussé, brûlant mes mains, mes bras, mon visage. Je suis tombé à genoux, impuissant, tandis que ma sœur s'effondrait, que son corps devenait torche, que son dernier cri s'éteignait dans un gargouillis atroce.

Renaud...

Mon nom. Le dernier mot qu'elle ait prononcé. Un appel à l'aide auquel je n'ai pas pu répondre.

La voyageuse est morte cette nuit-là, consumée par son propre pouvoir. Le feu s'est éteint avec elle, aussi soudainement qu'il s'était déclaré. Mais le mal était fait.

Alienor était partie.

Et une partie de moi était morte avec elle.

◆ ◆ ◆

Dans ma tente, trente-huit ans plus tard, je sens les larmes couler sur mes joues. Des larmes de rage, pas de chagrin. Le chagrin, je l'ai épuisé il y a longtemps. Il ne reste plus que la haine.

La haine de ces créatures qui portent le Souffle. La haine de ce pouvoir maudit qui leur permet de détruire des vies innocentes. La haine de ma propre impuissance, cette nuit-là comme cette nuit.

L'enfant de Montségur porte les Quatre Souffles. Pas un seul. Quatre. Elle sera mille fois plus dangereuse que celle qui a tué Alienor.

Et Aldric veut la protéger.

Je serre les poings, et la douleur dans mon flanc me ramène au présent.

Je dois guérir.

Je dois survivre.

Car j'ai un traître à traquer, et un monstre à détruire.

CHAPITRE III

Le Camp des Chasseurs

Quelques heures plus tôt...

Le camp du Cercle du Vallum s'éveillait lentement dans le crépuscule. Autour de moi, mes hommes vaquaient à leurs occupations avec cette discipline silencieuse qui faisait notre force. Pas de chants. Pas de beuveries. Nous n'étions pas des soldats ordinaires, venus ici pour la gloire ou le pillage.

Nous étions les gardiens de la Muraille.

Je me tenais devant ma tente, observant le ballet familier des ombres. Vingt hommes sous mon commandement direct, les meilleurs du Cercle. Vingt guerriers entraînés depuis leur plus jeune âge à percevoir les perturbations de l'invisible, à traquer les menaces qui rampaient dans l'ombre du monde.

— Commandant.

Bertrand s'approcha, son visage carré plissé par la fatigue. C'était un vétéran, l'un des rares hommes qui avait servi presque aussi longtemps que moi. Il avait vu des choses qui auraient brisé des esprits plus faibles. Parfois, je surprenais dans ses yeux une lassitude que je comprenais trop bien.

— Les hommes s'interrogent. Ils sentent quelque chose. Une tension dans l'air.

— Ils ont raison de s'interroger.

Je levai les yeux vers Montségur. La forteresse cathare se découpait contre le ciel crépusculaire, masse sombre et défiante perchée sur son éperon rocheux. Depuis des mois, nous campions ici avec les croisés, attendant que la faim et le froid fassent ce que les armes ne pouvaient accomplir.

— C'est la nuit de la Nativité. La nuit où les voiles entre les mondes s'amincissent. Reste vigilant, Bertrand. Quelque chose se prépare.

Il hocha la tête et s'éloigna.

Je repris mon observation. À quelques pas de là, Geoffroy, le jeune éclaireur, nettoyait son équipement avec une nervosité visible. Il avait rejoint le Cercle il y a deux ans à peine, recruté dans un village du nord pour ses dons naissants de perception. Prometteur, mais encore trop tendre.

Et puis il y avait Aldric.

Il se tenait à l'écart, assis sur une souche, les yeux perdus dans le vague. Je l'observai un moment, notant la raideur de ses épaules, la façon dont ses doigts tapotaient nerveusement le pommeau de son épée.

Aldric de Servian. Vingt-deux ans. Deux années de service. Un potentiel immense, gâché par une sensibilité excessive. Je l'avais pris sous mon aile à son arrivée, voyant en lui quelque chose qui me rappelait... non, je ne voulais pas y penser.

Je m'approchai de lui.

— Tu sembles troublé.

Il sursauta, comme tiré d'un rêve, puis se reprit.

— Non, Commandant. Juste... pensif.

— Pensif n'est pas une qualité pour un Chasseur. Les pensées ralentissent les réflexes. Elles nous rendent vulnérables.

Il ne répondit pas. Son regard retourna vers la montagne, vers cette forteresse qui contenait nos ennemis.

— Commandant, puis-je vous poser une question ?

— Pose.

— Les Cathares... ce sont vraiment des ennemis ? Je veux dire, ils ne semblent pas être des créatures de l'ombre. Ce sont juste des gens qui prient différemment.

Je sentis ma mâchoire se crisper.

— Les Cathares ne sont pas notre cible, Aldric. Tu le sais. Nous sommes ici pour une autre raison.

— Laquelle ?

Je l'étudiai un long moment. Ce doute dans ses yeux... je l'avais sous-estimé. Il couvait depuis plus longtemps que je ne l'avais cru.

— Il y a des choses que le Cercle sait, des choses que les soldats ordinaires ignorent. Les Cathares ne sont pas innocents, Aldric. Ils protègent quelque chose. Quelque chose de dangereux.

— Quoi ?

— Si je te le disais, tu ne me croirais pas. Pas encore.

Il voulut insister, mais à cet instant, une cloche sonna au loin. Une cloche d'église, quelque part dans la vallée, annonçant la veillée de Noël.

— Retourne avec les autres. Et garde l'esprit clair. Cette nuit sera longue.

Il se leva, hésita, puis s'éloigna.

Je le regardai partir, et quelque chose en moi se serra.

Tu poses trop de questions, Aldric. Tu ressens trop. Un jour, cela te perdra.

Si j'avais su à quel point j'avais raison...

CHAPITRE IV

Les Cicatrices de l'Âme

Retour au présent...

La fièvre monte.

Je la sens qui s'insinue dans mes os, qui embrase mon sang, qui transforme chaque pensée en un effort surhumain. La blessure d'Aldric est profonde. Trop profonde peut-être.

Non. Je refuse de mourir ainsi. Pas avant d'avoir accompli ce que je dois accomplir.

Des visages dansent devant mes yeux. Alienor, bien sûr. Toujours Alienor. Mais d'autres aussi. Des visages de créatures que j'ai traquées et détruites au fil des décennies. Des femmes, pour la plupart. Porteuses d'un seul Souffle, incapables de le contrôler, dangereuses malgré elles.

Certaines m'ont supplié. D'autres ont combattu. Toutes sont mortes.

C'était nécessaire. Chaque fois, c'était nécessaire.

Je me raccroche à cette certitude comme un noyé à une planche. Car si ce n'était pas nécessaire... si toutes ces morts n'avaient servi à rien...

Non. Je ne peux pas me permettre ce doute. Le doute est une faille. Le doute est ce qui a perdu Aldric.

Je repense à notre conversation de ce soir. À ses questions. À cette lueur dans ses yeux que j'aurais dû reconnaître.

Les Cathares... ce sont vraiment des ennemis ?

Imbécile. Il ne comprenait pas. Il ne pouvait pas comprendre. La guerre que nous menons dépasse les querelles de foi des hommes ordinaires. Nous ne combattons pas pour le roi. Nous ne combattons pas pour l'Église. Nous combattons pour la Muraille elle-même, cette barrière invisible qui sépare notre monde des ténèbres qui rampent au-delà.

Et le Souffle... le Souffle est une brèche dans cette muraille. Chaque fois qu'un être humain naît avec ce don maudit, c'est un fragment de l'autre côté qui s'infiltre dans notre réalité. Une contamination. Une infection.

Comment Aldric a-t-il pu l'oublier ? Comment a-t-il pu regarder ce nourrisson, cette chose qui venait de faire danser les quatre éléments à sa naissance, et y voir autre chose qu'une abomination ?

Parce qu'il a un cœur, souffle une voix dans ma tête. Parce qu'il n'a pas eu de sœur brûlée vive devant ses yeux.

Je chasse cette pensée avec violence.

La compassion est une faiblesse. La compassion a tué Alienor. La compassion a fait d'Aldric un traître.

Et je ne serai jamais, jamais faible.

◆ ◆ ◆

Le rabat de ma tente s'écarte. Une silhouette entre, portant une bassine et des linges. Dans la lueur tremblante de la chandelle, je reconnais le visage de Bertrand.

— Commandant. Il faut soigner cette blessure.

— Je t'ai dit de me laisser.

— Et je vous désobéis. Pour une fois.

Il s'agenouille à côté de moi, écartant ma main de la plaie avec une douceur surprenante pour un homme de sa corpulence. Je vois son visage se crisper en découvrant l'étendue des dégâts.

— C'est profond. Il vous faudra des semaines pour guérir.

— Je n'ai pas des semaines.

— Vous n'avez pas le choix.

Il entreprit de nettoyer la plaie, et je serrai les dents pour ne pas crier. La douleur était atroce, mais je refusais de montrer ma faiblesse. Pas devant lui. Pas devant quiconque.

— Les hommes parlent. Ils veulent savoir ce qui s'est passé là-haut.

— Que leur as-tu dit ?

— Rien. Mais ils ont vu les blessés. Ils ont vu les morts. Et ils ont vu qu'Aldric n'est pas revenu avec nous.

Je fermai les yeux.

— Aldric de Servian est un traître. Il a trahi le Cercle, trahi sa mission, trahi tout ce en quoi nous croyons. Si jamais tu le revois, tu le tues. C'est un ordre.

Bertrand ne répondit pas immédiatement. Ses mains continuaient leur travail, appliquant un onguent qui me brûla comme de l'acide.

— C'était un bon garçon. Je n'aurais jamais cru qu'il...

— C'est justement le problème. Il était un garçon. Et il est resté un garçon. Les garçons ont des scrupules. Les garçons ont des doutes. Les garçons tombent amoureux de l'idée de sauver des innocents.

Je rouvris les yeux, fixant le plafond de la tente.

— Il n'y a pas d'innocents, Bertrand. Pas dans cette guerre. Il n'y a que des menaces, et ceux qui sont trop aveugles pour les voir.

Bertrand termina son bandage en silence.

CHAPITRE V

L'Onde

Quelques heures plus tôt...

Minuit.

Je le sus avant même que la cloche ne sonne. Quelque chose changea dans l'air, une vibration subtile que seuls les Chasseurs pouvaient percevoir. Comme un frisson parcourant l'échine du monde.

Et puis l'onde m'a frappé.

Elle est venue du nord, de la montagne, de cette forteresse maudite où les Cathares priaient leur dieu de lumière. Une vague d'énergie pure qui m'a traversé de part en part, me coupant le souffle, me faisant tomber à genoux.

Les Quatre Souffles.

Je les ai sentis tous. Le feu, brûlant comme un soleil intérieur. L'eau, froide et profonde comme un océan sans fond. La terre, solide et immuable comme les montagnes elles-mêmes. Et l'air, léger, insaisissable, partout à la fois.

Unis.

Pour la première fois depuis Marie de Magdala, si les légendes disaient vrai.

Je me suis relevé, le cœur battant la chamade. Autour de moi, le camp s'agitait. Les Chasseurs sortaient de leurs tentes, les yeux écarquillés, certains se tenant la tête comme pour empêcher leur crâne d'explorer.

Geoffroy a été le premier à me rejoindre.

— Commandant ! Vous l'avez senti ?

— Comment aurais-je pu ne pas le sentir ? Tous les Chasseurs du camp ont dû percevoir cette onde.

Bertrand arriva à son tour, suivi d'Aldric et de trois autres. Leurs visages exprimaient le même mélange de peur et d'incrédulité.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Bertrand.

Je pris une profonde inspiration, m'efforçant de calmer les battements frénétiques de mon cœur.

— Une naissance. À minuit exactement. La nuit de la Nativité.

— Une naissance ? répéta Aldric. Vous voulez dire...

— Un enfant porteur du Souffle. Mais pas n'importe quel Souffle.

Je les regardai tour à tour, m'assurant que chacun comprenait la gravité de ce que j'allais dire.

— Les quatre. Tous les quatre, réunis en un seul être.

Le silence qui suivit fut assourdissant. Même le vent semblait s'être tu.

— C'est impossible, souffla Geoffroy. Les quatre ne se sont pas manifestés ensemble depuis...

— Depuis plus de mille ans. Et pourtant, c'est ce que je viens de sentir. Ce que nous venons tous de sentir.

Bertrand secoua la tête lentement.

— Une telle créature... si elle grandit... si elle apprend à maîtriser ce pouvoir...

— Elle ne grandira pas.

Ma voix était de l'acier. Du métal froid, tranchant, sans hésitation.

— Combien d'hommes avons-nous disponibles cette nuit ?

— Une douzaine, Commandant, répondit Geoffroy. Les autres sont...

— Une douzaine suffira. Choisis tes cinq meilleurs. Nous montons.

Les regards s'échangèrent. Je vis la peur dans certains yeux, le doute dans d'autres. Mais personne n'osa protester. Ils avaient été entraînés à obéir. Ils obéiraient.

Aldric, pourtant, fit un pas en avant.

— Commandant... c'est la nuit de la Nativité. Tuer un nouveau-né, cette nuit entre toutes...

Je me tournai vers lui, et quelque chose dans mon regard dut le faire reculer.

— La Nativité ? Tu oses me parler de la Nativité ? Le Christ lui-même nous a confié la garde de la Muraille. Il a sacrifié sa vie pour que nous protégions ce monde des ténèbres. Et tu voudrais que je laisse vivre une créature qui pourrait ouvrir les portes de l'Enfer ?

Ma voix s'était élevée, vibrant d'une rage que je contenais à peine.

— Un enfant n'est qu'un enfant. Mais un enfant qui porte les Quatre Souffles devient un adulte qui porte les Quatre Souffles. Et un adulte avec ce pouvoir... c'est la fin de tout ce que nous défendons.

Je m'approchai d'Aldric, le dominant de toute ma hauteur.

— Alors, tu viens ? Ou tu préfères rester ici à pleurnicher sur la Nativité ?

Il soutint mon regard un moment. Un moment trop long. Puis il baissa les yeux.

— Je viens, Commandant.

— Bien.

Je me détournai, donnant mes ordres d'une voix sèche. Les hommes s'activèrent, rassemblant armes et équipements.

Et dans un coin de mon esprit, une voix que j'aurais dû écouter murmurait un avertissement.

Il a baissé les yeux. Mais il n'a pas changé d'avis.

CHAPITRE VI

Délires

Retour au présent...

Le feu. Partout le feu.

Je suis debout dans le couloir de notre manoir, et les flammes dansent autour de moi. Alienor se tient devant la porte de sa chambre, sa chemise de nuit blanche devenant rouge, orange, jaune. Elle me regarde avec ses yeux bleus qui fondent, qui coulent sur ses joues comme des larmes de cire.

Renaud..., dit-elle. Pourquoi tu ne m'as pas sauvée ?

— J'ai essayé ! J'ai essayé !

Tu n'as pas essayé assez fort.

Les flammes l'engloutissent, et à sa place se tient la voyageuse, celle qui portait le Souffle du feu. Son visage change, se transforme, devient celui du bébé de Montségur. Un nouveau-né aux yeux d'or, qui me fixe avec une sagesse impossible, une intelligence qui n'a rien d'humain.

Tu ne peux pas m'arrêter, dit l'enfant avec une voix de femme adulte. Personne ne peut m'arrêter.

— Commandant !

Une main sur mon épaule. Une voix. Le monde bascule, et je me retrouve à nouveau dans ma tente, trempé de sueur, le cœur tambourinant dans ma poitrine.

Bertrand est penché sur moi, son visage inquiet.

— Vous délirez, Commandant. La fièvre est montée.

Je tente de me redresser, mais mes bras tremblent, refusent de me porter. La douleur dans mon flanc pulse au rythme de mon cœur, chaque battement une nouvelle vague d'agonie.

— De l'eau.

Bertrand porte une outre à mes lèvres. Je bois avidement, l'eau fraîche traçant un chemin de soulagement dans ma gorge brûlante.

— Combien de temps ?

— Trois heures depuis notre retour. L'aube n'est pas loin.

Trois heures. Trois heures perdues dans les méandres de la fièvre, à revivre mes pires souvenirs. Trois heures pendant lesquelles Aldric et la créature s'éloignaient.

— Les hommes ?

— Deux morts. Trois blessés gravement. Les autres... secoués, mais entiers.

Je fermai les yeux.

— La vieille femme. Celle qui a utilisé le Souffle contre nous.

— Nous ne savons pas ce qu'elle est devenue. Elle n'a pas quitté la maison, mais...

— Elle n'est pas importante. C'est le bébé qui compte. Et Aldric.

Je rouvris les yeux, fixant Bertrand avec une intensité qui le fit reculer légèrement.

— Dès que je pourrai marcher, nous organiserons la traque. Aldric connaît nos méthodes, nos routes, nos refuges. Il va essayer de fuir avec les Cathares, de mettre l'enfant à l'abri quelque part où nous ne la trouverons pas.

— Et si nous ne la trouvons pas ?

— Nous la trouverons.

Ma voix n'admettait aucune discussion.

— Le Cercle du Vallum n'a jamais échoué à traquer sa proie, Bertrand. Jamais, depuis sa fondation. Ce n'est pas un traître de vingt-deux ans et un nourrisson qui changeront cela.

Bertrand hocha la tête, mais je vis le doute dans ses yeux. Le même doute que j'avais vu chez Aldric.

Non. Pas Bertrand. Pas lui aussi.

— Quelque chose à dire ?

Il hésita.

— C'était juste un bébé, Commandant. Une petite fille. Quand je l'ai vue dans les bras de sa mère...

— Tu as vu un monstre ! Un monstre déguisé en nouveau-né ! As-tu oublié ce qui s'est passé quand elle a pleuré ? Les flammes qui se sont élevées ? L'eau qui a bouillonné ? Le sol qui a tremblé ?

— Je n'ai pas oublié.

— Alors cesse de penser comme un paysan superstitieux et pense comme un Chasseur ! Cette créature détruira des villes entières si on la laisse grandir. Des milliers d'Aliénors brûleront à cause d'elle !

Le nom m'avait échappé. Je le regrettai immédiatement.

Bertrand me fixa un long moment, une question muette dans les yeux. Mais il était assez sage pour ne pas la poser.

— Reposez-vous, Commandant. Vous aurez besoin de toutes vos forces pour la traque.

Il quitta la tente, me laissant seul avec mes démons.

Aliénor.

Je n'aurais pas dû prononcer son nom. Pas devant Bertrand. Pas devant quiconque.

Car ce nom était ma faiblesse. Ma seule faiblesse.

Et les faiblesses, dans notre monde, étaient mortelles.

CHAPITRE VII

L'Ascension

Quelques heures plus tôt...

Le passage secret existait bel et bien.

Je l'avais fait cartographier des mois auparavant, avant même que le siège ne commence. Une fissure dans la montagne, dissimulée derrière une cascade gelée, qui serpentait à travers la roche jusqu'au village cathare. Les croisés ne la connaissaient pas. Personne ne la connaissait, hormis le Cercle.

Nous progressions en silence, nos torches projetant des ombres dansantes sur les parois humides. L'air était glacial, chargé d'une odeur de terre et de pierre millénaire. Devant moi, Geoffroy menait la marche, son sixième sens nous guidant vers notre cible.

Derrière, les autres suivaient. Bertrand avec sa masse familiale. Trois vétérans dont j'avais oublié les noms, mais pas les compétences. Et Aldric, à l'arrière, dont je sentais le regard me brûler le dos.

- Il est nerveux, murmura Bertrand en se rapprochant de moi.
- Je sais.
- Vous croyez qu'il...
- Je ne crois rien. Je suis vigilant.

Nous continuâmes notre progression. Le tunnel montait, de plus en plus raide, nos souffles formant des nuages de vapeur dans l'air gelé.

À un moment, nous dûmes nous arrêter. Le passage se rétrécissait, ne laissant qu'un interstice où il fallait ramper sur plusieurs mètres. Un par un, mes hommes s'y engagèrent, disparaissant dans l'obscurité pour réapparaître de l'autre côté.

Quand vint le tour d'Aldric, je le retins par le bras.

— Un problème ?

Il me regarda, et dans la lueur vacillante des torches, je vis quelque chose dans ses yeux. Quelque chose que j'aurais dû reconnaître plus tôt.

— Non, Commandant. Aucun problème.

— Alors avance.

Il s'engagea dans le passage, et je le suivis. De l'autre côté, le tunnel s'élargissait à nouveau, et bientôt, nous atteignîmes l'extrémité.

Le village cathare s'étendait devant nous, blotti contre les flancs de la forteresse. Des maisons de pierre et de chaume, recouvertes de neige fraîche. Quelques lumières aux fenêtres. Le silence de la nuit sainte.

— Là, murmura Geoffroy en désignant une maison à l'écart. C'est là que je sens la signature. Elle est... immense.

Je hochai la tête.

— Formation standard. Geoffroy et Aldric avec moi à l'entrée principale. Bertrand, tu prends deux hommes et tu couvres l'arrière. Les autres, les côtés.

Les ordres furent exécutés en silence. Nous nous déployâmes comme des ombres, nos mouvements fluides trahissant des années d'entraînement. La neige étouffait nos pas, complice involontaire.

En quelques minutes, nous étions en position.

J'observai la maison. À travers les volets clos, une faible lumière filtrait. J'entendais des voix, des murmures de femmes, et parfois, le gazouillis d'un nourrisson.

La créature.

Elle est là.

Je fis signe à mes hommes. Ils se rapprochèrent, armes au poing, prêts à l'assaut.

Et c'est à ce moment que je croisai le regard d'Aldric.

Il se tenait à ma gauche, l'épée tirée, le visage fermé. Mais ses yeux... ses yeux racontaient une autre histoire. Une histoire de doute, de conflit intérieur, de choix qui restait à faire.

Ne fais pas ça, pensai-je en le fixant. Ne me trahis pas. Pas maintenant. Pas toi.

Mais Aldric ne pouvait pas entendre mes pensées.

Et même s'il l'avait pu, je doute que cela aurait changé quoi que ce soit.

— Maintenant.

D'un coup de pied, j'enfonçai la porte.

CHAPITRE VIII

L'Assaut

Le chaos.

C'est tout ce dont je me souviens des premières secondes. Des cris de femmes. Des corps qui s'écartent. Une lumière trop vive après l'obscurité du tunnel.

Et puis mes yeux s'adaptèrent, et je la vis.

Une jeune femme, assise sur un lit, serrant un nourrisson contre sa poitrine. Sa terreur était palpable, viscérale, celle d'une mère qui voit la mort approcher de son enfant.

— Non ! criait-elle. Non, non, non !

Je ne l'écoutai pas. Mon regard était fixé sur l'enfant.

Elle était minuscule. Fragile. Quelques heures de vie à peine. Ses yeux, grands ouverts malgré le chaos, brillaient d'une lueur dorée que je reconnus immédiatement.

Le Souffle.

Je fis un pas en avant.

— Donnez-moi l'enfant. Et personne ne sera blessé.

Mes mots étaient calmes, mesurés. J'avais prononcé cette phrase des dizaines de fois au cours de ma carrière. Elle n'avait jamais fonctionné. Elle ne fonctionnerait pas cette fois non plus.

— Jamais ! hurla la mère en serrant le bébé plus fort.

— Vous ne comprenez pas ce qu'elle est. Ce qu'elle deviendra. Cette créature...

— JAMAIS !

Une voix claqua, venant d'une porte latérale. Une vieille femme apparut, droite malgré son grand âge, ses yeux gris flamboyant d'une lueur que je connaissais trop bien.

— Vous ne toucherez pas à cette enfant, Chasseur.

Une manipulatrice du Souffle. Je m'y attendais.

— Vous êtes seule, vieille femme. Et nous sommes sept.

— Six.

La voix venait de derrière moi.

Je me figeai.

Aldric.

Il s'était écarté du groupe, son épée toujours au poing, mais pointée... vers moi.

— Six. Je refuse de participer à ça.

Le silence qui suivit fut comme une lame glacée s'enfonçant dans ma poitrine.

— Qu'est-ce que tu fais, garçon ?

— Ce que j'aurais dû faire depuis longtemps. Ce que ma conscience me hurle de faire.

— Ta conscience ? Ta conscience va tous nous faire tuer !

— Non. Ma conscience va sauver une vie innocente.

Il fit un pas, se plaçant entre moi et le lit où la mère tremblante serrait son enfant.

— Je refuse de tuer un nouveau-né, Commandant. Je refuse de devenir ce que vous êtes devenu.

— Ce que je suis devenu ?

La rage montait en moi, une rage que je n'avais pas ressentie depuis des années. Depuis cette nuit où Alienor avait brûlé.

— Je suis devenu un protecteur ! Un gardien ! Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour empêcher que d'autres innocents meurent comme ma sœur est morte !

— Votre sœur ?

Aldric semblait sincèrement surpris.

— Je ne...

— Tu ne sais rien ! Tu ne comprends rien ! Cette créature que tu veux sauver, elle grandira ! Elle deviendra incontrôlable ! Et un jour, elle tuera quelqu'un que toi aussi tu aimes !

— Peut-être. Ou peut-être qu'elle apprendra à contrôler son don. Peut-être qu'elle l'utilisera pour le bien. Vous ne pouvez pas le savoir.

— Je ne peux pas prendre ce risque !

— Alors vous n'êtes pas un protecteur, Commandant. Vous êtes un bourreau.

Ces mots me frappèrent plus fort que n'importe quelle lame.

Et à cet instant, l'enfant se mit à pleurer.

CHAPITRE IX

La Trahison

Le monde explosa.

Les flammes de l'âtre se dressèrent comme des serpents de feu, vives, dorées, aveuglantes. L'eau d'une bassine proche se mit à bouillonner, puis à s'élever en gouttelettes scintillantes. Le sol vibra sous nos pieds, et un vent impossible balaya la pièce malgré les murs fermés.

Les Quatre Souffles.

Répondant au cri de leur porteuse.

Certains de mes hommes reculèrent, terrifiés par cette démonstration de puissance. Je vis la peur dans leurs yeux, cette peur primitive qui remontait à l'aube de l'humanité.

Mais je ne ressentais pas la peur.

Je ne ressentais que la confirmation.

Tu vois, Aldric ? Tu vois ce qu'elle est ? Ce qu'elle peut faire ?

Je levai mon épée.

— Au nom du Cercle du Vallum et de la protection de la Muraille, je condamne cette créature...

— NON !

La lame d'Aldric s'interposa entre la mienne et l'enfant. Le choc du métal résonna dans la pièce, couvrant presque le vacarme des éléments déchaînés.

Nos regards se croisèrent. Et je sus, à cet instant précis, que tout ce que j'avais investi en lui, toute la confiance, tout l'espoir, tout cela ne valait rien.

— Traître.

— Non. Humain.

Il attaqua.

Aldric était jeune, rapide, entraîné. Mais j'avais vingt ans d'expérience de plus que lui. Nos lames dansèrent, s'entrechoquèrent, tracèrent des arcs mortels dans l'air chargé d'énergie.

Autour de nous, le chaos continuait. La vieille femme avait levé les mains, prononçant des mots dans une langue ancienne. Une vague de force invisible frappa mes hommes, les projetant contre les murs.

Mais je ne voyais qu'Aldric.

Je ne combattais qu'Aldric.

— Tu aurais pu être grand ! Tu aurais pu me succéder un jour !

— Je ne veux pas de votre héritage ! Votre héritage est fait de sang et de cendres !

Il feinta sur la gauche. Je tombai dans le piège, vieux réflexe qui me trahit. Sa lame pivota, trouva l'ouverture dans ma garde, s'enfonça dans mon flanc.

La douleur fut immédiate, fulgurante, totale.

Je titubai en arrière, une main pressée contre la blessure d'où le sang jaillissait déjà. Le goût du fer envahit ma bouche. Le monde vacilla autour de moi.

— Repli ! Repli !

C'était ma propre voix. Mon instinct de survie qui prenait le dessus malgré la rage, malgré la douleur, malgré la honte.

Mes hommes obéirent. Ceux qui pouvaient encore bouger traînèrent les autres vers la sortie. Je fus le dernier à partir, soutenu par Bertrand qui avait surgi de nulle part.

Sur le seuil, je me retournai une dernière fois.

Aldric se tenait devant le lit, son épée encore levée, protégeant la mère et l'enfant de son corps. Son visage était marqué de blessures, de sang, de sueur.

Mais dans ses yeux, je ne vis aucun regret.

— Tu es mort, Aldric de Servian. Le Cercle te traquera jusqu'aux confins du monde. Tu ne connaîtras jamais la paix.

— Alors qu'il me traque. Au moins, je mourrai avec mon honneur intact.

Ces mots me suivirent dans la nuit comme une malédiction.

CHAPITRE X

La Décision

Retour au présent...

L'aube se lève.

Je le sens plus que je ne le vois, cette lueur grisâtre qui s'infiltre sous les pans de ma tente. La nuit de la Nativité est terminée. Une nouvelle journée commence.

Une journée qui marquera le début de ma vengeance.

Je me redresse lentement, ignorant la douleur qui pulse dans mon flanc. Bertrand a fait du bon travail avec le bandage. La plaie ne saigne plus, même si chaque mouvement me coûte un effort surhumain.

Peu importe. La douleur n'est que faiblesse qui quitte le corps.

Je me lève, m'appuyant sur la table qui me sert de bureau. Mes jambes tremblent, mais elles me portent. C'est suffisant.

Mes yeux tombent sur la carte étalée devant moi. Montségur. Le siège. Les positions des croisés. Et, quelque part dans ces montagnes, un traître qui s'enfuit avec un monstre dans les bras.

Où iras-tu, Aldric ? Au sud, vers l'Aragon ? À l'ouest, vers l'Aquitaine ? Au nord, vers les terres de France où le roi pourrait te cacher ?

Non. Il n'ira dans aucun de ces endroits. Il sait que nous connaissons les routes, les passages, les refuges. Il fera l'imprévisible.

L'est. L'Italie peut-être. Ou plus loin encore. Les terres de l'Empire, où le Cercle a moins d'influence.

Je trace une ligne sur la carte, du doigt, laissant une traînée de sang séché sur le parchemin.

— Commandant ?

Bertrand entre, suivi de Geoffroy. Les deux hommes ont les traits tirés, les yeux rougis par le manque de sommeil.

— Rassemble les hommes valides. Tous. Même ceux qui ne sont pas sous mon commandement direct.

— Commandant, vous devriez...

— J'ai dit : rassemble-les.

Ma voix ne tolère aucune discussion. Bertrand hoche la tête et sort. Geoffroy reste, hésitant.

— Qu'y a-t-il ?

— Commandant... Aldric était mon ami. Nous avons été recrutés la même année. Je ne comprends pas comment il a pu...

— L'as-tu vu comme un ami quand il a enfoncé son épée dans mon flanc ?

Geoffroy pâlit.

— Non, Commandant.

— Alors cesse de le considérer comme tel. Aldric de Servian est un traître. Un ennemi. Et les ennemis, nous les détruisons.

Je m'avance vers lui, malgré la douleur, malgré la faiblesse, m'assurant qu'il voie la détermination dans mes yeux.

— Tu vas m'aider à le retrouver, Geoffroy. Tu vas utiliser ton don pour suivre sa trace, traquer son énergie, le pister jusqu'au bout du monde s'il le faut. Et quand nous l'aurons trouvé...

Je laisse la phrase en suspens.

— Oui, Commandant. Je comprends.

— Bien. Va rejoindre les autres.

Il sort, me laissant seul avec la carte et mes pensées.

Je te retrouverai, Aldric. Et quand je t'aurai trouvé, je te ferai regretter d'être né.

CHAPITRE XI

Ce Que J'ai Sacrifié

Avant de rejoindre mes hommes, je prends un moment.

Un moment pour me souvenir de ce que j'étais avant. De ce que j'ai sacrifié pour devenir ce que je suis.

Après la mort d'Alienor, j'ai changé. Comment aurait-il pu en être autrement ? J'avais douze ans, et j'avais vu ma petite sœur brûler vive sous mes yeux. J'avais senti l'odeur de sa chair calcinée, entendu son dernier cri, un cri qui me hanterait pour le reste de ma vie.

Ma mère ne s'en est jamais remise. Elle est morte deux ans plus tard, de chagrin disaient les uns, de maladie disaient les autres. Moi, je savais la vérité. Elle était morte parce qu'elle n'avait plus de raison de vivre.

Mon père a sombré dans le vin et la mélancolie. Il a vendu le manoir, dilapidé notre fortune, et s'est éteint dans un hospice de Carcassonne, oublié de tous.

Et moi ?

Moi, j'ai survécu.

J'ai survécu parce que j'avais un but. Une mission. Une rage qui me consumait de l'intérieur et qui refusait de me laisser mourir.

À seize ans, j'ai rencontré un homme. Un voyageur qui portait une croix rouge sur son manteau et qui semblait voir au-delà des apparences. Il m'a parlé du Cercle du Vallum. De la Muraille. Des créatures qui la menaçaient.

Et des Souffles.

Ces pouvoirs maudits qui permettaient à certains humains de manipuler les éléments. Ces dons qui n'étaient pas des dons, mais des malédictions. Des failles dans le tissu de la réalité, par lesquelles l'obscurité s'infiltrait goutte à goutte.

J'ai compris, ce jour-là, que la mort d'Alienor n'était pas un accident. C'était une conséquence inévitable. La voyageuse qui l'avait tuée n'était pas maléfique. Elle était simplement ce qu'elle était : une porteuse du Souffle, une bombe à retardement qui avait fini par exploser.

Et tant qu'il y aura des porteuses du Souffle, il y aura d'autres Alienors.

J'ai rejoint le Cercle à dix-huit ans. J'ai été formé, endurci, transformé. J'ai appris à traquer, à combattre, à tuer. J'ai escaladé les rangs, gagné le respect de mes pairs, pris le commandement d'unités de plus en plus importantes.

J'ai aussi perdu des choses.

J'ai perdu la capacité d'aimer. J'ai perdu la capacité de faire confiance. J'ai perdu la capacité de voir le monde autrement qu'à travers le prisme de ma mission.

Il y a eu une femme, autrefois. Une femme douce, patiente, qui croyait pouvoir percer ma carapace. Elle m'a donné un fils avant de comprendre que je ne serais jamais ce qu'elle espérait. Elle est partie, emportant l'enfant avec elle.

Je ne les ai jamais revus.

C'est mieux ainsi. Un Chasseur ne peut pas se permettre d'avoir des attaches. Les attaches nous rendent vulnérables. Les attaches nous font commettre des erreurs.

Comme Aldric.

Je repense à lui, à notre première rencontre. Il avait vingt ans, les yeux brillants d'idéalisme, le cœur plein de rêves de justice et d'honneur. J'ai vu en lui ce que j'avais été avant Alienor. Ce que j'aurais pu devenir dans un autre monde.

J'ai voulu le façonner. Le durcir. L'entraîner à devenir le Chasseur parfait, celui qui pourrait un jour prendre ma place.

J'ai échoué.

Non. Il a échoué. Il a choisi la faiblesse. Il a choisi la compassion. Il a choisi de devenir un traître.

Et les traîtres n'ont qu'un seul destin.

La mort.

CHAPITRE XII

Le Serment

Mes hommes sont rassemblés devant ma tente.

Une quinzaine de Chasseurs, et ceux, qui peuvent encore se tenir debout après les événements de la nuit. Leurs visages sont graves, marqués par la fatigue et l'incompréhension. Certains portent des bandages, d'autres des ecchymoses. Tous portent les cicatrices invisibles de ce qu'ils ont vu.

Je me tiens devant eux, droit malgré la douleur qui pulse dans mon flanc. Ma main ne tremble pas. Ma voix ne faiblit pas.

— Cette nuit, nous avons été trahis.

Les mots tombent dans le silence comme des pierres dans un puits.

— L'un des nôtres, un homme que nous avons formé, nourri, protégé, a choisi de retourner sa lame contre nous. Il a choisi de protéger une abomination plutôt que d'accomplir son devoir.

Je parcours leurs visages du regard. Je vois la colère chez certains. Le doute chez d'autres. C'est ce doute qui m'inquiète.

— Aldric de Servian est désormais un ennemi du Cercle. Un traître à éliminer. Mais plus important encore, il protège une créature qui représente la plus grande menace que nous ayons affrontée depuis des siècles.

— Commandant, ose demander l'un des hommes, un vétéran du nom de Guillaume. Cette créature... vous avez dit qu'elle portait les Quatre Souffles. Est-ce vraiment possible ?

— Je l'ai sentie, Guillaume. Nous l'avons tous sentie, à minuit. Cette onde qui nous a traversés. Ce n'était pas un seul Souffle. C'étaient les quatre, unis en un seul être. Une petite fille qui, si elle atteint l'âge adulte, aura le pouvoir de détruire des cités entières. De briser la Muraille elle-même.

Le silence se fait plus lourd encore.

— Voilà pourquoi nous ne pouvons pas échouer. Voilà pourquoi nous devons traquer Aldric et la créature jusqu'au bout du monde s'il le faut. Car si nous échouons... si cette chose grandit et réalise son potentiel...

Je laisse la phrase en suspens, laissant leur imagination compléter le tableau.

— À partir d'aujourd'hui, cette traque devient notre priorité absolue. Nous abandonnerons le siège. Nous laisserons les croisés finir leur travail ici. Notre mission est ailleurs.

Je tire mon épée, la lève vers le ciel gris de l'aube.

— Je fais le serment, devant vous tous, de ne connaître aucun repos jusqu'à ce qu'Aldric de Servian soit mort et que la créature soit détruite. Ce serment, je le lie à mon sang, à mon âme, à tout ce que je suis.

Je fais glisser la lame sur ma paume, laissant le sang couler, écarlate sur l'acier brillant.

— Qui me suit ?

Un moment d'hésitation. Puis Bertrand s'avance, tire sa propre lame, répète mon geste.

— Je vous suis, Commandant.

Geoffroy le suit. Puis Guillaume. Puis les autres, un par un, jusqu'à ce que quinze lames soient levées vers le ciel, quinze paumes ensanglantées, quinze voix qui jurent fidélité.

— Alors qu'il en soit ainsi. À partir de cette aube, nous sommes liés. La traque commence.

◆ ◆ ◆

Et la traque dura.

Des mois. Des années. Des décennies.

Renaud de Montfort ne retrouva jamais Aldric de Servian ni l'enfant qu'il avait juré de protéger. Ils s'étaient évanouis dans les brumes de l'Histoire, cachés quelque part au-delà de la portée du Cercle.

Mais le serment, lui, ne mourut jamais.

Il se transmit. De génération en génération. De père en fils, de maître à disciple. Une obsession qui traversa les siècles, qui façonna le Cercle du Vallum, qui en fit l'organisation impitoyable qu'il deviendrait.

Et la haine de Renaud survécut aussi.

Elle coula dans les veines de ses descendants comme un poison lent, façonnant des hommes froids, rigides, incapables d'aimer vraiment. Des hommes qui portaient en eux cette fissure, ce bouclier brisé, sans même le savoir.

Huit cents ans plus tard, dans une demeure anglaise aux couloirs silencieux, un homme nommé Edward Thomas dirigeait le Cercle du Vallum d'une main de fer. Il était le digne héritier de Renaud, Grand Maître comme son ancêtre avait été Commandant, porteur de la même rage froide, de la même incapacité à voir au-delà de sa mission.

Il avait un fils.

Un fils nommé Michael, héritier présomptif du Cercle, élevé dans la discipline et la rigueur. Mais Michael portait aussi un autre héritage, transmis par sa mère Eleanor. Le sang d'Aldric de Servian, le traître. L'empathie. La compassion. Cette capacité à voir l'humanité même chez ceux que son père appelait des monstres.

Et bientôt, très bientôt, Michael rencontrerait une jeune femme aux yeux vert d'eau.

Une jeune femme qui portait les Quatre Souffles.

Une jeune femme nommée Clara.

L'Histoire, parfois, aime se répéter.

Mais parfois, elle offre une seconde chance.

Et Michael, contrairement à son père, contrairement à Renaud, ferait le même choix qu'Aldric.

Il choisirait l'amour.

Il choisirait la lumière.

Et le Cercle du Vallum, enfin, serait forcé de changer.

FIN